

L'IRLANDE

SOCIALE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE

PAR
[de la Bonnière]
GUSTAVE DE BEAUMONT

AUTEUR DE *MARIE OU L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS*
L'UN DES AUTEURS
DU *SYSTÈME PÉNITENTIAIRE AUX ÉTATS-UNIS*

TOME PREMIER

TROISIÈME ÉDITION



AZ 245

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

M DCCC XXXIX

BNP

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

	Pages.
PRÉFACE.	1 à xx
INTRODUCTION HISTORIQUE en quatre époques.	1 3

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Guerres de la Conquête.—1169 à 1535.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles causes ont favorisé l'invasion des Anglo-Normands en Irlande au douzième siècle.	3	7
§ 1 ^{er} . — Etat politique de l'Irlande au douzième siècle.	7	8
§ 2. — L'invasion encore récente des Danois.	8	10
§ 3. — L'influence de la cour de Rome.	10	11

CHAPITRE II.

Pourquoi la conquête de l'Irlande a été si lente et si difficile, après que l'invasion avait été si aisée.	11	12
§ 1 ^{er} . — Etat politique des Irlandais.	12	15
§ 2. — La situation des Anglo-Normands vis-à-vis de l'Angleterre et réciproquement de l'Angleterre vis-à-vis de ceux-ci.	15	24
§ 3. — La condition faite aux indigènes par les conquérants.	24	30

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Guerres de religion. — 1535 à 1690.	30	à	31
§ 1 ^{er} . — Comment l'Angleterre, devenant protestante, doit vouloir que l'Irlande le devienne aussi.	31		33
§ 2. — Des causes qui empêchent l'Irlande de devenir protestante.	33		38
§ 3. — Comment l'Angleterre a rendu l'Irlande protestante. Colonisation protestante. Elizabeth. Jacques I.	38		42
— — — Charles I ^{er} .	42		46
§ 4. — La république. Cromwell.	46		64
§ 5. — La restauration. Charles II.	64		75

TROISIÈME ÉPOQUE. — 1690 à 1775.

CHAPITRE PREMIER.

Persécution légale.	75		85
---------------------	----	--	----

CHAPITRE II.

Lois pénales.	85		109
§ 1 ^{er} . — Caractère particulier des lois pénales.	109		111
§ 2. — Autre caractère des lois pénales.	111		113
§ 3. — La persécution légale ne se renferme pas dans la loi.	113		117
§ 4. — Quelle cause ont eue les persécutions quand la passion religieuse a cessé de les inspirer.	117		119
§ 5. — Lesquelles, parmi ces lois, ont été exécutées ; lesquelles ne l'ont pas été.	119		122
§ 6. — Les White-Boys.	122		132

QUATRIÈME ÉPOQUE.

1775 à 1829. — Renaissance et affranchissement de l'Irlande.	132		133
--	-----	--	-----

CHAPITRE PREMIER.

Indépendance américaine. Ses effets sur l'Irlande.	133		137
--	-----	--	-----

TABLE DES MATIÈRES.

415

§ 1 ^{er} . — Première réforme des lois pénales (1778).	137	à	138
§ 2. — Second effet sur l'Irlande de l'indépendance américaine. Association des <i>volontaires</i> . 1778 à 1779.	138		141
§ 3. — Indépendance du parlement irlandais. 1782.	141		143
§ 4. — Conséquences légales de cette déclaration d'indépendance.	143		149
§ 5. — Abolition de quelques lois pénales. Conséquences de la déclaration de l'indépendance du parlement.	149		151
§ 6. — Suite du mouvement des volontaires. Convention de 1783.	151		153
§ 7. — Corruption du parlement d'Irlande.	153		160
§ 8. — A quoi sert un parlement servile?	160		164

CHAPITRE II.

Révolution française : ses effets sur l'Irlande.

§ 1 ^{er} . — 1789.	164		171
§ 2. — Autre effet de la révolution française. Abolition de quelques lois pénales.	171		172
§ 3. — Autre conséquence de la révolution française. Réaction.	172		175
§ 4. — Invasion de l'Irlande par la France et insurrection de 1798.	175		181
§ 5. — Conséquences de la rébellion de 1798. L'Union.	181		183
§ 6. — Quel a été l'effet constitutionnel et politique de l'Union.	183		185

CHAPITRE III.

L'émancipation de 1829.	185		187
-------------------------	-----	--	-----

L'IRLANDE

SOCIALE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

	Pages.
Aspect intérieur de l'Irlande. Misère de ses habitants.	187 à 211

CHAPITRE II.

Une mauvaise aristocratie est la cause première de tous les maux de l'Irlande. Le vice de cette aristocratie est d'être anglaise et protestante.	211	220
Conséquences de ce point de départ sur l'état civil, politique et religieux de l'Irlande.		

SECTION PREMIÈRE.

Conséquences civiles.

§ 1 ^{er} . — Misère extrême des fermiers. Accumulation de la population sur lesol. Manque de capitaux. Absentéisme. Middlemen. Fermages excessifs (rack rents). Défaut de sympathie entre les propriétaires et les cultivateurs.	220	229
§ 2. — Concurrence pour la terre. Whiteboysme. Mal social. Inutilité des moyens tentés pour le guérir. Terreur dans le pays. Disparition des capitaux et des propriétaires.	229	244

SECTION II.

Conséquences politiques.	243	247
§ 1 ^{er} . — L'État. Influence du principe aristocratique et protestant sur les pouvoirs de l'État.	247	262
Haine du peuple pour la justice.	262	263
Le ministère public manque en Irlande.	263	266
L'unanimité du jury en Irlande.	266	268

TABLE DES MATIÈRES.

417

Comment il a fallu créer en Irlande un certain nombre d'officiers de justice et d'agents qui en Angleterre n'existent pas.	268	à 271
§ 2. — Influence du même principe sur les institutions du comté.	271	281
§ 3. — Influence du même principe sur les corporations municipales.	281	292
§ 4. — Influence du même principe sur la paroisse.	292	302
Influence du même principe sur une institution commune à tous les pouvoirs politiques. L'autorité judiciaire, seul supérieur administratif.	302	311

SECTION III.

Conséquences religieuses.

§ 1 ^{er} . — Etablissement légal et officiel de l'église protestante au sein de l'Irlande catholique.	311	322
L'université et les écoles protestantes	322	330
§ 2. — La dime. Résistance qu'excite parmi les catholiques et parmi les autres dissidents le paiement de la dime.	330	342

CHAPITRE III.

Observation relative au nord de l'Irlande.	342	346
--	-----	-----

CHAPITRE IV.

Conséquences générales de ce qui précède. Caractère de l'Irlandais. Sa corruption. Explication de ses vices.	346	369
--	-----	-----

CHAPITRE V.

Résumé des chapitres précédents. Illusions que se fait l'aristocratie d'Irlande.	369	373
Notes du premier volume.	375	412

FIN DE LA TABLE.

CHAPITRE II.

Une mauvaise aristocratie est la cause première de tous les maux de l'Irlande. — Le vice de cette aristocratie est d'être anglaise et protestante.

On vient de voir combien est malheureux l'état de l'Irlande. Le premier besoin qu'on éprouve à l'aspect de tant de misères, c'est de rechercher quelle en est la cause; et cette cause on souhaite surtout de la connaître, parce que, pour guérir le mal, il faut d'abord en savoir l'origine et la nature.

Commençons donc par dire la cause du mal, nous chercherons ensuite le remède.

On ne saurait considérer attentivement l'Irlande, étudier son histoire et ses révolutions, observer ses mœurs et analyser ses lois, sans reconnaître que ses malheurs, auxquels ont concouru tant d'accidents funestes, tant de circonstances fatales, ont eu et ont encore de nos jours, pour cause principale, une cause *première*, radicale, permanente, et qui domine toutes les autres; cette cause, c'est une mauvaise *aristocratie*.

Toutes les aristocraties fondées sur la conquête et sur l'inégalité renferment sans doute dans leur sein bien des vices; mais toutes ne contiennent pas

les mêmes , et n'en possèdent point un pareil nombre.

Supposez des conquérants qui, dès que les premières convulsions de la conquête sont passées, s'efforcent d'en effacer le souvenir en se mêlant au peuple conquis, prennent son langage, adoptent une partie de ses mœurs, s'approprient presque toutes ses lois, et pratiquent la même religion; supposez que ces conquérants, formés en société féodale, ayant à lutter contre des rois puissants et oppresseurs, cherchent un auxiliaire dans la population conquise, et qu'unis désormais par un lien d'intérêt mutuel, les vainqueurs et les vaincus s'accoutument à mêler leur cause en combattant un ennemi commun; supposez que, ces luttes durant pendant des siècles, les seigneurs en querelle avec leurs rois ne manquent jamais de stipuler des droits pour le peuple en même temps qu'ils conquèrent pour eux-mêmes des privilèges; supposez enfin que ces conquérants, après avoir, par une fusion rapide avec les vaincus, fait oublier les violences de la conquête, travaillent sans relâche à racheter l'injustice de leurs privilèges par les bienfaits du patronage; que, supérieurs en rang, en richesse et en puissance politique, ils ne cessent de se montrer aussi supérieurs en talents et en vertus; que prenant en main toutes les affaires du peuple, ils se mêlent à toutes ses assemblées, discutent tous ses intérêts, dirigent toutes ses entreprises, sacrifient la moitié de leurs revenus pour ne pas voir un seul pauvre sur leurs domaines, donnent à celui-ci des lumières, à celui-là des capitaux, accordent à tous un appui éclairé,

charitable, bienveillant ; que, placés à la tête d'une société commerçante, ils en comprennent admirablement le génie et les besoins, lui donnent avec la liberté de l'industrie, toutes les libertés politiques et civiles qui sont l'âme de celle-ci ; et que, pour faire à cette société de magnifiques destinées, ils lui ouvrent des comptoirs dans le monde entier, établissent pour elle des colonies florissantes, fondent pour elle de grands empires dans l'Inde, rendent ses vaisseaux souverains sur toutes les mers, et fassent toutes les nations du monde ses tributaires ; et qu'enfin, après lui avoir ouvert toutes les voies de la fortune, ces mêmes hommes, abaissant la barrière qui sépare d'eux le prolétaire, disent à celui-ci : Sois riche, et tu deviendras lord. Sans doute une pareille aristocratie pourra receler encore bien des germes d'oppression, et plus d'un principe de ruine ; on comprendra cependant qu'elle puisse se maintenir longtemps forte et prospère, et que même, succédant à la conquête, et chargée de toutes les injustices du privilège féodal, elle donne au pays qu'elle tient sous son empire l'illusion, si ce n'est même la réalité, d'un gouvernement juste et national. On comprendra le règne long et brillant de l'aristocratie anglaise.

Supposez, au contraire, des conquérants qui, bien loin d'arrêter les violences de la conquête, travaillent sans relâche à les perpétuer ; rouvrent cent fois les blessures du peuple conquis ; au lieu de s'unir à celui-ci, s'efforcent de s'en tenir séparés, refusent tout à la fois de lui donner leurs lois et de prendre les siennes, conservent leur langage et leurs mœurs,

et posent entre eux et lui la plus insurmontable barrière, en déclarant crime de haute trahison toute alliance par le sang entre les fils des vainqueurs et les descendants des vaincus ; supposez qu'après s'être ainsi constitués vis-à-vis du peuple conquis comme une faction distincte par la race et par la puissance, ces conquérants viennent à être séparés de lui par une cause plus profonde encore, par la différence des religions ; que, non contents de lui avoir ravi son existence nationale, ils entreprennent encore de lui enlever son culte, et qu'après avoir passé des siècles à le dépouiller de son indépendance politique, ils passent encore des siècles à lui disputer sa liberté religieuse ; supposez que ces conquérants, tyrans politiques, tyrans religieux, méprisant la nation conquise à cause de sa race, la haïssant à cause de son culte, soient placés dans cette situation extraordinaire qu'il n'y ait pour eux ni intérêt à protéger le peuple ni péril à l'opprimer ; alors on concevra qu'une aristocratie composée de pareils éléments ne puisse enfanter qu'égoïsme, violences, injustices d'une part, que haines, résistances, dégradation et misère de l'autre ; on comprendra l'aristocratie d'Irlande.

L'aristocratie d'Angleterre, toute habile, toute nationale qu'elle est, eût peut-être été impuissante à se maintenir si, en même temps qu'elle couvre ses vices d'éclatantes vertus, elle n'eût été protégée par des accidents heureux.

Sujette, comme toutes les aristocraties dont le principe est le privilège, à abuser de sa force dans un intérêt égoïste, elle a tendu à l'excès les ressorts

sur lesquels elle s'appuie, elle a concentré outre mesure entre ses mains la possession du sol, devenu le monopole d'un petit nombre; et ceux qui en Angleterre sont propriétaires forment une minorité si petite en face de tous ceux qui ne le sont pas, que la propriété y serait peut-être en péril si elle était aux yeux du peuple un objet désirable.

Mais, par un événement propice plus encore que par l'effet d'une politique sage, le sol en Angleterre n'a point encore jusqu'à ce jour excité l'envie des classes inférieures; le peuple anglais laisse à son aristocratie le monopole de la terre, parce qu'il a lui-même le monopole de l'industrie. Les domaines immenses du lord n'ont rien d'importun pour le bourgeois auquel le commerce du monde entier offre une arène sans bornes, et qui pense que s'il fait une grande fortune, il acquerra peut-être un jour, avec les terres de ce lord, son titre et ses honneurs.

L'agriculteur anglais prend peu de souci du système politique dont l'effet est de repousser des champs dans les villes les habitants des campagnes, lorsque cet agriculteur, éloigné du sol, trouve dans l'atelier des fabriques un travail aussi régulier et un meilleur salaire. C'est là, il faut le reconnaître, qu'est la grande garantie de l'aristocratie anglaise : garantie fragile et caduque qui ne durera qu'aussi longtemps que l'industrie anglaise fournira l'univers de ses produits.

L'aristocratie d'Irlande, pleine de vices dont l'aristocratie anglaise est exempte, loin d'être comme celle-ci secourue par des circonstances favorables, lutte au contraire contre des accidents funestes.

Ainsi, c'est pour l'aristocratie irlandaise un sort fatal que celui qui a placé l'Irlande à côté de l'Angleterre ; car jamais cette aristocratie n'a cessé d'être anglaise de cœur, et presque d'intérêt ; voilà pourquoi elle a toujours résidé et aujourd'hui encore réside plus en Angleterre qu'en Irlande, et ce fait matériel, qui la sépare le plus souvent du peuple soumis à son empire, est pour elle la source du vice le plus funeste à toute aristocratie, qui n'existe réellement qu'à la condition de gouverner. Il arrive souvent d'attribuer tous les maux de l'Irlande au défaut de résidence de l'aristocratie ; mais c'est prendre une conséquence du mal pour le mal lui-même. L'aristocratie d'Irlande n'est point mauvaise, parce qu'elle s'absente ; elle s'absente, parce qu'elle est mauvaise ; parce que rien ne l'attache au pays, parce que nulle sympathie ne l'y retient. Pourquoi, n'aimant ni le pays ni le peuple, resterait-elle en Irlande, lorsqu'elle a près d'elle l'Angleterre qui l'invite et l'attire par le charme d'une société plus civilisée, plus élégante, et qui a le mérite d'être la patrie originelle ?

En général, toute aristocratie porte en elle-même le frein qui la tempère sinon l'arrête dans ses écarts et dans son égoïsme. Il arrive d'ordinaire que celle-là même qui n'aime pas le peuple le craint, ou du moins elle a besoin de lui ; elle exécute alors par calcul ce qu'elle ne fait point par sympathie. Elle n'opprime pas trop, de peur de révolter ; elle ménage les forces nationales dont elle tire profit, et il peut lui arriver ainsi de paraître généreuse alors qu'elle n'est qu'habile et intéressée.

L'aristocratie irlandaise a toujours eu le malheur de ne rien craindre ni de ne rien espérer du peuple placé sous son joug ; appuyée sur l'Angleterre, dont les soldats ont toujours été mis à son service, elle a pu se livrer sans réserve à sa tyrannie ; les gémissements, les plaintes, les menaces du peuple n'ont jamais modéré son oppression, parce qu'il n'y avait au fond de ces clameurs populaires aucun péril pour elle. Des révoltes éclatent-elles en Irlande ? l'aristocratie de ce pays ne s'en émeut point ; l'artillerie anglaise est là qui foudroie les rebelles, et, quand tout est rentré dans l'ordre, l'aristocratie continue à toucher comme par le passé le revenu de ses terres.

L'aristocratie irlandaise a exercé un empire dont on ne trouve dans aucun pays un autre exemple ; elle a, pendant *six* siècles, régné en Irlande sous l'autorité de l'Angleterre, qui lui abandonnait la moitié des avantages de la domination et lui en épargnait tous les frais. Pourvue de droits, de privilèges et de garanties constitutionnelles, elle s'est servie, pour pratiquer l'oppression, de tous les instruments de la liberté. L'Irlande a été ainsi la proie constante de deux tyrans, d'autant plus formidables qu'ils se couvraient l'un l'autre. L'aristocratie irlandaise, se considérant comme l'agent de l'Angleterre, aimait à s'absoudre ainsi de ses propres excès et de ses injustices personnelles ; et l'Angleterre, dont cette aristocratie exerçait les droits, se plaisait à rejeter sur celle-ci tous les abus de la puissance.

Il est peu de pays où les gouvernants n'aient un intérêt plus ou moins grand à ce que le peuple

auquel ils donnent des lois se livre aux arts du commerce et de l'industrie. De quel usage, en effet, seront pour le riche ses grands revenus, s'il ne s'en sert à acquérir les objets propres à lui faire une vie douce et commode? Et comment pourra-t-il se les procurer, si le peuple ne travaille point? Mais c'est encore une fatalité de l'aristocratie irlandaise, qu'elle est abondamment pourvue de tous les produits les plus précieux de l'art et du commerce, quoiqu'il n'existe aucune industrie en Irlande: elle a sous sa main les produits de l'industrie anglaise pour satisfaire à ses besoins et à ses fantaisies, aussi bien que des régiments armés pour assurer la rentrée de ses fermages. Elle n'a donc pas besoin pour posséder le bien-être et l'élégance d'exciter le peuple aux travaux industriels. Le commerce et l'industrie sont cependant les seules voies par lesquelles les classes inférieures peuvent sortir de leur misère. Ainsi le peuple d'Irlande, auquel la terre est inaccessible, voit entre les mains de l'aristocratie un immense privilège dont il ne possède aucun équivalent; ainsi l'aristocratie d'Irlande, qui manque de toutes les bases premières sur lesquelles repose celle d'Angleterre, est dépourvue de cette dernière condition d'existence sans laquelle l'aristocratie anglaise elle-même ne se soutiendrait peut-être pas. Elle est immobile et fermée. En principe, ses rangs sont ouverts à tous; en fait, leur accès est à peu près impossible: pour y entrer, il faut devenir riche: or, quel moyen de s'enrichir dans un pays où le commerce et l'industrie sont morts? de sorte que cette aristocratie, immobile

dans sa richesse, vivant de la vie d'autrui, a pour litière une population immobile aussi dans sa misère; en Irlande la pauvreté est une caste. Enfin cette aristocratie, qu'aucun sentiment national n'attache au peuple, a le malheur d'être éloignée de lui par la différence du culte.

La sympathie religieuse est sans contredit le nœud le plus puissant qui unisse les hommes entre eux; elle n'a pas seulement le pouvoir de rapprocher les peuples; elle peut, ce qui est plus difficile encore, confondre les classes et les rangs, relever le plus humble au niveau du plus superbe, mêler le riche et le pauvre; c'est elle qui change l'aumône en charité, et qui, dépouillant le bienfait de son orgueil, la reconnaissance de sa honte, fait deux égaux du bienfaiteur et de l'obligé.

Mais, à défaut de la religion, qui unira le riche et le pauvre, l'Anglais et l'Irlandais, la race conquérante et la race des vaincus? quelle puissance les rapprochera, si la religion elle-même les sépare? et dans un pays où toutes les lois sont faites contre le pauvre au profit du riche, que sera-ce si la religion, au lieu de modérer le puissant, le fortifie, et au lieu de soutenir le faible, aide à l'écraser?

L'aristocratie d'Irlande a deux vices qui résument tous les autres: *anglaise* d'origine, elle n'a jamais cessé de l'être; devenue *protestante*, elle a eu à gouverner un peuple demeuré catholique.

Ces deux vices contiennent le principe de tous les maux de l'Irlande; là se trouve la clef de toutes ses misères, de tous ses embarras; si l'on veut examiner attentivement ce point de départ, on va voir

en découler, comme des conséquences toutes naturelles, les circonstances extraordinaires dont on chercherait ailleurs vainement la cause. Ces conséquences sont de trois sortes : les unes, qu'on appellera civiles, parce qu'elles touchent aux mœurs ; les autres, politiques, parce qu'elles concernent les institutions ; celles-là religieuses, parce qu'elles naissent de la différence des cultes. Les premières affectent plus particulièrement les relations du riche avec le pauvre, du propriétaire avec le fermier ; les secondes, les rapports réciproques des gouvernants et des gouvernés ; et les troisièmes, la situation mutuelle des protestants et des catholiques.

SECTION PREMIÈRE.

Conséquences civiles.

§ I^{er}.

Misère extrême des fermiers. — Accumulation de la population sur le sol.
 — Manque de capitaux. — Absentéisme. — Middlemen. — Fermages excessifs (rack-rents). — Défaut de sympathie entre les propriétaires et les cultivateurs.

En Angleterre et en Irlande, les classes inférieures cultivent le sol au même titre ; en général, elles n'en ont point la propriété ; elles prennent à ferme la terre du riche, ou bien elles louent à celui-ci leur travail journalier (1). Théoriquement, leur condition est absolument pareille dans les deux pays. D'où vient qu'en réalité leur sort est si dis-